

Au temps où, de l'Aisne, des canons tiraient sur Paris

LA LONGUE TRÈVE DE NOVEMBRE 1917 AU 20 MARS 1918...

La guerre déclarée à la France par l'Allemagne Impériale depuis le 4 août 1914 et qui devait durer quelques mois, n'est toujours pas terminée trois ans et demi plus tard et des deux côtés, français-anglais et allemand, la lassitude se fait sentir.

Avec la complicité de l'Allemagne, Lénine a déclenché la révolution en Russie et cette dernière, alliée de la France et de l'Angleterre, s'est retirée de la lutte. L'Allemagne n'a plus à faire la guerre sur deux fronts. Par contre les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne et les troupes américaines, en ce début de l'année 1918, commencent à arriver sur le front français.

Le traité de Brest-Litovsk ramenant la paix à l'est après l'écroulement de la Russie et la prise du pouvoir par les Bolchevistes va libérer un nombre important de divisions allemandes qui pourront être ramenées sur le front occidental.

Depuis fin novembre, dans le secteur occidental, c'est le calme presque complet. Quelques actions d'artillerie et de détachements d'infanterie marquent les jours les plus courts en particulier au bois de Chaume et à Juvincourt où nos troupes progressent de 400 mètres, faisant 800 prisonniers.

Puis dans tous les secteurs, une tranquillité profonde règne sur les paysages d'hiver. Le long des plaines immenses, sur les collines dénudées, dans les villages en ruines, et les vallées boueuses, sur les cimes neigeuses, la longue ligne des tranchées est muette. Les armées se font face et se taisent. Des millions d'hommes sont dans l'attente des prochaines luttes de printemps que l'État-Major allemand annonce. Ils songent et veillent...

Sur les fronts belge, britannique, français et américain, c'est le long silence....

Dans ce calme général, seule la lutte aérienne s'intensifie car les avions des deux côtés sont de plus en plus nombreux. Au début de mars 1917 des bombardiers français «Voisin» de la V.B. 101 attaquent de nuit les régions de Guiscard, Tergnier et Chauny. Ils allument des incendies et rendent la vie difficile aux éléments sacrifiés qui préparent la retraite allemande après le départ des premiers et des plus importants échelons.

Le 17 mars c'est le grand mouvement de repli sur le massif de Saint-Gobain et le front va désormais passer par Vermand, La Fère, Vailly et Craonne. Dans la nuit du 17 aux 18, dix bombardiers « Voisin » de la V.B. 101 attaquent les gares de Tergnier et de Flavy-le-Martel.

La retraite allemande sur la ligne Hindenburg s'effectue du 15 au 28 mars. Dès avril 1917, une escadrille de chasse commandée par le lieutenant de Greffier s'établit à Languevoisin, près de Nesle, pour aller patrouiller dans le ciel de Saint-Quentin.

Nos formations d'aviation ont progressé dans la zone reconquise. Zone de misère et de désolation. Les pionniers allemands ont abattu tous les arbres, comblé les puits, fait sauter à la dynamite 264 villes et villages, rasant 225 églises et 38 000 maisons...

OÙ L'IDÉE GERME D'UN CANON A TRÈS LONGUE PORTÉE

Les allemands ont fait de très gros progrès dans le domaine de l'artillerie lourde et, s'ils se sont particulièrement attachés aux résultats purement balistiques, ils ont aussi perfectionné les moyens pour les rendre mobiles.

A Essen, chez Krupp, la direction et le personnel rivalisent de zèle. De fréquents contacts sont entretenus avec l'Amiral Rogge, le chef des pièces spéciales de marine du front occidental et les résultats ne se font pas attendre.

Quelques mois après le commencement de la guerre, la première pièce de 380 à grande portée est en position devant Verdun. D'autres suivent bientôt : Coucy, Nancy, Dunkerque.

Chaque nouvelle pièce apporte une nouvelle amélioration dans la plate-forme, l'affût, le chargement, les munitions...

Très vite l'idée vient de donner aux grosses pièces une mobilité que l'on considérait jusque-là comme irréalisable.

Au printemps 1916, alors que la bataille de Verdun est à son point culminant, devenant la plus terrible bataille de l'histoire, une importante réunion se tient à Berlin en présence du général Ludendorff, chef de la direction suprême de la Guerre. Les officiers de marine commandant les pièces de gros calibre du front occidental lui demandent s'il approuverait les dépenses et les frais en matériel et personnel nécessaires à la construction d'un canon portant à 100 kilomètres.

On a dépeint Ludendorff comme un personnage réservé et froid, n'aimant guère les idées techniques par trop révolutionnaires. Pourtant, tout de suite, le général réagit. Pense-t-il déjà à la grande offensive qu'il lancera deux ans plus tard ?

Le front passe à cette date à 90 kilomètres de Paris et Ludendorff dut voir toute l'importance de cette réalisation. Pouvoir atteindre le moral

à l'arrière avec un canon géant conjugué avec une offensive de grand style, en frappant l'imagination du monde par les possibilités techniques allemandes, ce serait là un incontestable avantage...

Neuf mois se sont écoulés depuis la réunion de Berlin, où a été décidée l'étude de ce canon fantastique, quand un court télégramme arrive venant de Ludendorff : «Veuillez dans les travaux ultérieurs sur les pièces à très grande portée, prendre pour base une portée de 120 kilomètres au lieu de 100 kilomètres».

Stupeur chez tous les promoteurs et réalisateurs du projet... C'est un travail colossal que de reprendre l'étude pour cette portée de 20 kilomètres supplémentaires ! Tout ce qui a été calculé est à recalculer. Il faut tout modifier, bouleverser, et le problème de la résistance mécanique du matériel n'est pas le moindre !

Pourquoi cette modification de portée demandée par le télégramme de Ludendorff ? C'est que le repli sur le massif de Saint-Gobain a été décidé par le Haut-Commandement et le front ne passe plus à 90 kilomètres de Paris mais à 110 kilomètres !

Tout de suite le projet va recevoir son nom : on l'appelle «Wilhelm Geschütz», la «bouche à feu de Guillaume» en l'honneur de Guillaume II. Nous sommes loin de l'appellation de «Bertha» que lui donneront les Français, et aujourd'hui encore, quand on demande à un vieux Parisien quel fut le canon allemand qui tira sur Paris en 1918, il répond sans hésiter : «La Grosse Bertha».

TRAVAUX SECRETS DANS LE LAONNOIS

Pendant la longue trêve, malgré les amores de paix, les allemands ne sont pas restés inactifs et le grand projet d'offensive sur tout le front, appuyée par des tirs balistiques à longue portée dans un but de démorisation s'est poursuivi malgré l'hiver.

C'est même en profitant de cet hiver 1917-1918, que l'ennemi va mettre son projet à exécution en commençant les travaux alors que le temps bouché et le plafond très bas gênent nos avions de reconnaissance et à plus forte raison l'observation par les ballons captifs installés derrière les lignes françaises, très loin de l'endroit choisi pour mettre la pièce en batterie : la forêt de Crépy-en-Laonnois.

Dès novembre 1917, les travaux commencent et se poursuivent activement en janvier et février de cette dernière année de guerre.

Sur la voie ferrée de Laon à La Fère se trouve la petite gare de Crépy-en-Laonnois. Petite, elle l'est en effet mais cela ne l'empêche pas d'avoir une certaine importance. C'est là que l'on amène les wagons de pierres, de bois... et de munitions, déchargés ensuite par les prisonniers civils français dont un certain nombre habitent non loin de là dans la râperie de Besny-Loizy.

Cachés parmi les arbres et les taillis sans feuilles de la colline du Mont de Joie, des hommes travaillent. On abat des arbres aussitôt débités et dont on s'efforce de camoufler la destruction. Au milieu des taillis, des allées sont tracées, des traverses posées et les voies ferrées s'allongent immédiatement recouvertes de filets de protection contre les regards indiscrets des aviateurs.

On creuse la terre en plusieurs endroits. En trois points des constructions de plates-formes sont commencées. Tout l'espace dénudé par ces emplacements est couvert de grillage attaché au sommet des arbres et recouvert d'un filet. Quand la végétation commencera à pousser le tout sera recouvert de verdure. Quelques arbres, les plus grands, choisis comme observatoires, pour voir loin ce qui se passe dans les environs, sont garnis d'échelons. Il reste encore des civils et les allemands tiennent à éloigner ces gêneurs éventuels... et souvent indiscrets.

Près des plates-formes, de même qu'un peu plus loin, des galeries souterraines solidement boisées et creusées à une profondeur considérable, conduisent à des chambres pour le personnel et à des futurs dépôts de munitions. L'électricité, avec des groupes électrogènes, s'installe également.

LA BATAILLE DE L'EMPEREUR

Au moment où commence cette année 1918, les mois qui restent à l'Allemagne pour atteindre une issue victorieuse de la guerre, sont comptés.

A l'intérieur, la situation devient désastreuse. Le blocus des puissances maritimes affame la population. Il faut donc aller vite et ne plus s'enliser dans cette funeste guerre de tranchées qui dure depuis plus de trois ans.

Tout cela, le général Erich Ludendorff le sait. Il est le bras droit d'Hindenburg et avec lui à la direction suprême de la guerre. Pour ce général froid et calculateur, l'Allemagne doit gagner la guerre dans le délai le plus bref, sinon la guerre est perdue.

Au début de 1918, Ludendorff a réussi, grâce aux quarante divisions qu'il a ramenées de Russie, à s'assurer la supériorité numérique. Il sait bien que cela n'est que provisoire car si l'Amérique est en guerre depuis 1917, et n'a encore envoyé en janvier 1918 que 60 000 hommes, une armée de deux millions de soldats sera en Europe pour la fin de cette même année. Il sera impossible à l'Allemagne de tenir tête à ce nouvel et gigantesque adversaire.

Méthodique, Ludendorff a donc monté sa grande offensive.

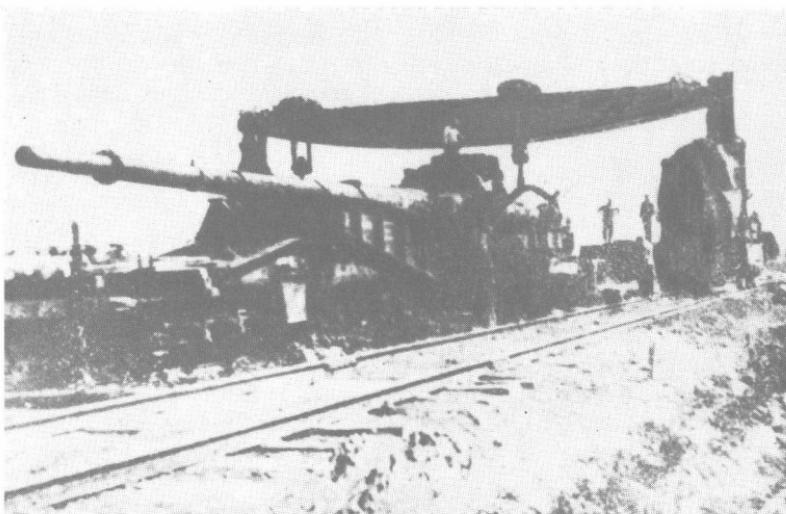
Les derniers jours s'écoulent dans l'anxiété qui précède toutes les grandes entreprises. Jusqu'au dernier soldat, chacun sait qu'il va arri-

ver quelque chose de formidable. Le secret est bien gardé car même des officiers d'État-Major haut placés ne savent rien de précis. Une seule chose est certaine : l'armée allemande va se lancer en avant, mais où et quand ?

Dans la soirée du 20 mars, l'ordre arrive du Quartier Général de l'artillerie allemande de Marle d'ouvrir le « feu du tonnerre » le 21 à 4 heures du matin.

Il fait froid en ce matin du 21 mars, première journée de printemps, les heures glaciales de la nuit ont recouvert le sol d'un épais brouillard quand à l'aube le front s'embrase de Croisilles à La Fère, sur un front de 70 kilomètres. Partout se déclenchent des préparations d'artillerie avec un luxe de munitions qui rappelle les plus dures journées de Verdun. Cette préparation est particulièrement violente dans la région comprise entre la Scarpe, à l'est d'Arras et Vendeuil à une dizaine de kilomètres au sud de Saint-Quentin.

Mais le 22 au soir, un ordre émanant de l'État-Major Général est transmis au poste de commandement situé dans la forêt de Crépy-en-Laonnois : « Demain matin, ouvrez le feu sur Paris ».



Une des rares photos d'un canon à longue portée destiné à tirer sur Paris.

Le tube lisse de 6 mètres n'est pas monté.

Cette photo aurait été prise aux environs du Catelet.

LA JOURNÉE HISTORIQUE DU SAMEDI 23 MARS 1918

Crépy-en-Laonnois. — Il est 7h15 en ce matin du 23 mars. Une activité fiévreuse, et un peu particulière, règne déjà depuis plusieurs heures sur la pente Est et boisée du Mont de Joie, à moins de 2 kilomètres au Nord du village de Fourdrain. Il fait frais ce matin et un épais brouillard recouvre le plateau et les environs. On entend un peu partout, surtout en direction du Sud-Ouest, gronder le canon. C'est que depuis deux jours à l'aube, la formidable offensive allemande est déclenchée.

Dissimulé au milieu de cette forêt du Mont de Joie, un immense tube s'est dressé, et semble menacer le ciel. Avec ce brouillard, les officiers et artilleurs, d'en bas, n'en distinguent pas l'extrémité.

Quelques ordres brefs, et tout le monde disparaît, réfugié dans les vastes abris bétonnés ou des tranchées toutes proches bien aménagées. Il est un peu plus de 7h16 quand une formidable déflagration ébranle l'atmosphère et dans le lointain le canon redouble d'intensité comme pour un écho...

Dans la plaine, entre Crépy-en-Laonnois et Fourdrain, de jeunes français, conducteurs de petits wagonnets, obligés de travailler pour les allemands, ont levé la tête vers la petite colline et marquent un temps d'arrêt...

Paris. — 7h20. Il fait froid en ce début de matinée du 23 mars. L'observatoire du Parc Saint-Maur signale un temps peu nuageux avec un minimum de température de 3-4°.

La nuit a été calme, aucun bombardier «Gotha» n'est venu sur la capitale et la dernière alerte date de la soirée précédente...

Il est 7h20 lorsque dans le 19^{ème} arrondissement retentit une déflagration qui n'est entendue que dans un périmètre assez réduit. Devant le numéro 6, Quai de Seine, un trou pas très gros dans la chaussée, des vitres cassées et quelques éclats dans les murs alentour.

Le bruit a été perçu par quelques gens et parmi eux des «bien informés» qui savent de quoi il s'agit : on fait sauter à La Courneuve des munitions, cela a été, paraît-il, annoncé officiellement !

Bien que passant pratiquement inaperçue, cette explosion est un événement formidable : un obus tiré à plus de 120 kilomètres vient de frapper la capitale.

Vingt-cinq minutes plus tard, à 7h45, un second engin tombe cette fois dans le 10^{ème} arrondissement sur un bâtiment de la gare de l'Est. Cette fois on croit vraiment à une attaque dans ce quartier où la population est plus nombreuse. Attaque aérienne pense-t-on, mais pourquoi l'alerte ne sonne-t-elle pas ?

Les sirènes vont tout de même retentir à 9h15, avertissant la population de se mettre à l'abri, car entre temps les événements ont évolué, trois nouveaux projectiles sont tombés et cette fois il y a des morts.

A 8h15, au 15 de la rue Charles V, dans le 4^{ème}, un homme est tué, première victime de ce canon à longue portée. Un quart d'heure plus tard, toujours dans le 4^{ème}, rue François Miron, il y a quatre blessés. C'est cependant à 8h45, boulevard de Strasbourg, chaussée face à la gare de l'Est, que va se produire la grosse catastrophe de la journée : un projectile fait huit tués et treize blessés.

Cependant dès les premières attaques, un homme clairvoyant s'est fait indiquer les points de chute connus et, avec quelques membres de son personnel, se dirige vers les lieux. Cet homme est monsieur Kling, directeur du Laboratoire Municipal. Il a déjà dans son laboratoire réuni et étudié depuis 1914 toutes les sortes de bombes et de torpilles aériennes jetées par l'aviation allemande ou les Zeppelins. Il fait immédiatement rechercher les morceaux de projectiles et bientôt on lui apporte un fragment de sept centimètres d'épaisseur et un morceau de bague de cuivre portant des rayures.

Muni de ces éclats, il retourne à son laboratoire.

Après les avoir examinés, regardé les points de chute et les cadences du bombardement, il ne tarde pas à faire prévenir la Présidence du Conseil et les spécialistes de l'artillerie :

«Messieurs, dira-t-il, ces éclats appartiennent à un obus de 210, ce ne sont pas des torpilles aériennes et les avions sont incapables de se charger de nombreux projectiles ayant une épaisseur aussi grande, ce qui diminuerait d'autant leur quantité d'explosifs donc leur puissance de destruction ; non, Messieurs, c'est un obus mais d'où vient-il ?»

A partir du quatrième coup, le rythme d'un obus toutes les quinze minutes va être tenu et cela jusqu'à 13h45 où le vingt-et-unième projectile tombe encore dans le 19^{ème} au 57 de la rue Riquet, sans faire de victime. Pourquoi va-t-il se passer une heure entre le 21^{ème} et le 22^{ème} et dernier obus ? Mystère ! Peut-être un ennui technique à la pièce ou dans l'approvisionnement des munitions.

Le dernier coup part vers 14h41 pour éclater à 14h45 dans la banlieue, près de la gare de Pantin. Sur les pentes du Mont-de-Joie, le long tube qui menace le ciel depuis ce matin revient à l'horizontale en position de repos.

Qu'en pensent les services officiels des différents Ministères en ce début d'après-midi ? Les partisans contraires au canon et favorables à l'attaque aérienne perdent du terrain et bientôt, tout le monde finit par se ranger à l'avis de M. Kling.

Il est 14h30 quand le téléphone sonne dans le bureau de la rédaction du journal «Le Temps» qui va sortir des presses dans quelques minutes. C'est la censure. Elle demande de retarder de quelques minutes le tirage, car au Ministère de la Guerre, on prépare un communiqué officiel.

A 15 heures - il y a juste un quart d'heure que le dernier obus vient de tomber - le téléphone sonne de nouveau au Journal. Le rédacteur entend l'officier de service lui dire : «Etes-vous assis ? Oui ! alors tenez bien aussi la table car la nouvelle est sensationnelle ! et il dicta le communiqué : «L'ennemi a tiré sur Paris avec une pièce à longue portée, des obus de 240 ont atteint la capitale et la banlieue. Il y a une dizaine de morts et une quinzaine de blessés. Les mesures pour combattre la pièce ennemie sont en voie d'exécution».

Tel était reconnu officiellement le fantastique exploit !

Une erreur dans ce communiqué. Le calibre de l'obus est de 210 et non de 240 comme l'avait précisé M. Kling.

Quant au journal, pour rassurer ses lecteurs et éviter la panique, il crut bon d'ajouter que le front était encore à 100 kilomètres et pas à 30 kilomètres.

UNE RÉALISATION STUPÉFIANTE

Pour réaliser leur curieux canon, les ingénieurs de Krupp vont se servir de deux calibres : le 380 et le 210. Ils estiment, d'après les premières études qu'il faut presque doubler la vitesse initiale des projectiles connus et pour cela créer un tube capable de résister à des pressions de plus de 3 000 atmosphères, donc de rechercher un type de poudre spécial et naturellement établir le projectile car, malgré le calibre courant de 210, il n'aura rien à voir avec celui de la marine.

Pour gagner du temps, ou simplement parce qu'il répond parfaitement au besoin, la base du canon géant sera un tube de 380 mesurant 17 mètres de longueur. On commence par amener à un diamètre intérieur plus fort ce canon de 380 dans lequel on introduit un tube neuf au calibre 210 et qui dépasse à l'avant de 11 mètres le corps du canon primitif. On renforce ensuite la partie avant au moyen d'un filetage, - et c'est là une innovation -d' une volée de 6 mètres sur l'extrémité du tube de 210. Cette volée n'est pas rayée, et son alésage intérieur parfaitement lisse prolonge exactement la surface du fond des rayures du grand tube. Le canon a alors une longueur totale de 34 mètres. Le poids primitif du canon de 380 est de 70 tonnes environ mais le poids total du tube a maintenant doublé et dépasse les 140 tonnes ce qui n'a rien d'étonnant, le tube intérieur étant d'une épaisseur telle qu'une fois usé, on pourra le porter au calibre 240.

LE TIR DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ 1918... ET LA FIN

Cependant, l'enthousiasme et la joie qu'ont les officiers et les servants à manier cet instrument extraordinaire, commencent à diminuer dès le second jour par l'effet de la question : «Faisons-nous vraiment la portée ? Frappons-nous dans Paris ?».

Les allemands ont cependant tout prévu pour être renseignés. Des agents secrets sont à Paris et l'un d'eux, un certain Baptiste Lamartin, allemand fixé sous un faux nom au 27 rue de Clichy, dirige un personnel chargé de repérer les arrivées d'obus et de transmettre les renseignements, en code, vers la Suisse.

Ce ne seront pourtant pas les agents secrets qui apprendront aux artilleurs du Mont de Joie s'ils atteignent bien Paris. Comme l'avaient supposé les allemands, ce sont les français qui se chargent rapidement de leur apprendre la fameuse nouvelle... en même temps aussi qu'ils vont leur faire savoir que les emplacements des «Bertha» sont repérés.

Il est 13 heures, ce 24 mars, second jour de tir. Dans les blockhaus des officiers le téléphone sonne : c'est la Direction Suprême de l'Artillerie qui appelle.

Le capitaine de corvette Werner Kurth, commandant la batterie, est là ainsi que le contre-amiral Rogge, commandant supérieur des tirs sur Paris. Au milieu d'un silence impressionnant, l'amiral prend le téléphone, cependant que deux présents en cette minute interrogent son visage...

«Je répète ! Les journaux de Paris de ce matin annoncent le bombardement de Paris par un canon de fort calibre dont on ne connaît pas encore l'emplacement. Continuez le tir... Terminé».

Vendredi 29 mars. C'est le jour du Vendredi Saint et si quatre obus seulement seront tirés par la «Bertha», un seul tombera sur Paris à 16h30 mais avec quel résultat !

En ce jour sacré, une affluence considérable emplit la vieille église Saint-Gervais, rue François Miron. Plus une place à prendre et nombreux sont les femmes et les enfants venus prier pour ceux qui tombent dans la terrible bataille engagée depuis dix jours.

Il est exactement quatre heures trente-trois, un prêtre vient après un court sermon de descendre de la chaire et un concert spirituel donné par les Petits Chanteurs à la Croix de Bois va terminer la cérémonie quand, soudain, dans un silence impressionnant, l'air est ébranlé par un éclatement sourd. Un choc effroyable suivi d'un fracas épouvantable secoue l'édifice religieux. Une vaste surface de la voûte ainsi qu'une partie du côté gauche de la nef s'écroulent.

Des cris, des plaintes s'élèvent bientôt de l'amas de blocs de pierres effondrés sur les fidèles assemblés.

Un obus de 210 vient de frapper l'église, il y a 75 morts et 90 blessés dont certains décèderont par la suite.

Et les obus vont continuer à tomber sur Paris ou sa banlieue pendant le printemps et l'été 1918. Il y aura quatre séries de tirs :

- 1ère série, du 23 mars au 1er mai : 185 coups

- 2ème série, du 27 mai au 11 juin : 104 coups
- 3ème série, du 15 au 16 juillet : 14 coups
- 4ème série, du 5 au 9 août : 64 coups

La troisième série, les 14 coups tirés les 15 et 16 juillet, ne viendront pas de la forêt de Crépy-en-Laonnois. Les allemands ayant lancé leur offensive vers le sud, atteignant la Marne pour la seconde fois, vont amener un de leur super-canon dans le bois du Châtelet, non loin de Fère-en-Tardenois mais les tirs de l'artillerie française et l'offensive du général Foch le 18 juillet vont faire rapidement replier la pièce vers Laon.

Il y a maintenant trois semaines, depuis le 16 juillet, que les «Bertha» ne sont plus entendues quand brusquement le 5 août à 10h05 à Vanves, au 19 rue Danton, un obus fait deux tués et huit blessés. La quatrième et dernière série de tirs va durer cinq jours. Le dernier obus, des 17 envoyés ce jour, tombe à 19h30 avenue de la Grande-Armée.

Le lendemain 6 août, Paris et sa banlieue reçoivent 18 obus. Le premier à 8h57, le dernier à 18h50.

Le 7 août, 12 obus sont tirés et font cinq tués et quarante blessés cependant que le 8 août, 6 obus sont encore envoyés et l'on signale un tué.



Emplacement n° 1 de la pièce à longue portée tel qu'il fut découvert par les soldats français en octobre 1918. C'est de cet endroit que fut tiré le 1^{er} obus sur Paris le 23 mars 1918.

Mais la fin est proche. La journée du 9 août commence à 9h16 où le premier obus tombe dans un champ près de Dugny. Dix autres obus vont suivre. Ils vont faire trois tués et sept blessés.

Et en ce vendredi 9 août 1918, à 14h04, le 367ème et dernier obus tombe rue Saint-Denis à Aubervilliers...

C'est fini, notre artillerie lourde et surtout l'avance victorieuse de nos troupes ont eu raison de la pièce allemande. Le monstrueux canon qui fit 256 tués et 620 blessés, le dernier des «Pariser Kanonen» s'est tu à jamais...

Le 7 novembre, à 21 heures, surgissant de l'ombre de la nuit un phare d'auto éclaire la route près de La Capelle! Un grand drapeau blanc apparaît et un trompette sur le marchepied jette quelques notes tristes. Ce sont les représentants de cette orgueilleuse armée du Kaiser qui, quatre ans plus tôt, devait réduire en quelques semaines cette armée française, aujourd'hui avec les forces alliées et dans une avance irrésistible aux portes de l'Allemagne.

Dans quatre jours en forêt de Laigue, près de Rethondes, sera signé l'armistice suivi de l'occupation.

Dans les clauses de l'armistice figurait la livraison de 5 000 canons dont 2 500 lourds avec les pièces à longue portée, et aussi «qu'il ne sera fait aucune destruction d'aucune sorte, les installations militaires de toute nature seront livrées intactes».

Des commissions française et alliées rechercheront en Allemagne des traces de ces fameux canons qui devaient nous être livrés d'après les conventions d'armistice. Elles n'aboutiront qu'à des impasses et ne trouveront rien. Tout aura été broyé ou découpé au chalumeau...

Une grande partie du mystère de ces fameux canons demeure encore de nos jours...

Jean HALLADE